

C A H I E R

Télévision Page C2
Cinéma Page C3
Théâtre Page C6
Musique Page C7
Spectacles Page C8
Disques Page C9
Agenda culturel Page C12
Vidéo Page C14
Arts visuels Page C15

S P E C T A C L E S



Les hallucinations à froid de Robert Charlebois

LA MAUDITE TOURNÉE
Robert Charlebois Au Spectrum
du 26 au 30 octobre, 20h.

Derrière ses lunettes fumées, on devine les yeux petits, tout petits, alourdis de poches grosses comme des balles de golf. La veille, c'était le quinzième Gala de l'ADISQ au Capitole de Québec, et Robert Charlebois a célébré jusqu'aux petites heures. Il faisait jour depuis un bon moment quand il s'est finalement assoupi. Brevement. Il fallait revenir illico à Montréal, promotion de La Maudite tournée oblige. Entrevues, enregistrement de l'émission *Trois gars, un samedi soir* au Spectrum. Dur lendemain de veille. Agréable aussi. Dans les bureaux de sa compagnie de disques, tout le monde lui parle de l'hommage qu'on lui a rendu au gala. Il accuse encore le coup. «Je peux pas te dire ce que ça m'a fait, répond-il à quelqu'un en essayant d'extirper de son cerveau embrumé une pensée cohérente. J'étais comme sur l'acide.» Il y avait de quoi. Le flashback, de fait, était extrêmement réussi. Vous l'avez vu? Quatre jeunes chanteurs et chanteuses ont pastiché l'*Ossitid'cho* avec une justesse admirable.

Charlebois est bien placé pour en juger. «Une chance que je n'avais rien pris avant. C'était l'hallucination à froid. Il y avait un tel souci du détail. Les bottes à gogo, les cols roulés blancs. La fille qui faisait Louise (Forestier, incarnée par Julie Massicotte) était époustouflante, le choix des chansons était parfait, *La marche du Président*, *CPK Blues*, *Engagement*, *California*, *Lindbergh*... Ils ont même retrouvé la chanson-thème, *Dans les manufactures*, qui n'est même pas sur disque. Bien modestement, je pense qu'ils sonnaient mieux que nous autres...»

De bouche de druide en oreille de druide

Nous autres, c'est Charlebois, Yvon Deschamps, Forestier, l'orchestre du Jazz Libre du Québec et Mouffe, sa compagne d'alors qui est revenue dans ses parages pour mettre en scène la Maudite tournée («elle connaît mon matériel mieux que moi», avoue son ex-Garou). Et l'*Ossitid'cho*, faut-il le rappeler, c'est le moment le plus crucial de l'histoire du rock au Québec, le moment où les rythmes des yé-yé et les mots des chansonniers sont entrés en collision et que le Quat-Sous a fait boum! Créé dans l'ancre de Paul Buissonneau en mai 1968 alors que les pavés volaient bas à Paris, suivi à l'automne de l'*Ossitid'Cho 2* à la Comédie-Canadienne puis, en janvier 1969, de l'*Ossitid'Cho* meurt à la PdA, le happening-spectacle est d'autant plus légendaire qu'il n'en reste rien d'autre que de trop rares photos et des récits qui se perpétuent de bouche de druide en oreille de druide. «Deux minutes en noir et blanc, pas de son, qui appartiennent à l'ONF. C'est tout ce qu'on a. C'était laborieux à mort de filmer à

VOIR PAGE D 2 : CHARLEBOIS

LES ARTS

L'ogre Fassbinder

Le Festival du nouveau cinéma et de la vidéo rend hommage au maître allemand
Rainer Werner Fassbinder

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il était gros, laid, bouffi et il avait l'air d'un gars de bicyclette à peine descendu de sa Harley. Dans notre souvenir, on lui voit toujours les cheveux en bataille, la moustache mal rasée, un vieux T-shirt éventé sous une veste de cuir, cigarette au bec et bière à la main, à moitié saoul et coké, titubant, éructant. Mais les photos de plateau révèlent un regard hyperconcentré, obsédé de perfection, la face bûcheuse de ce boulimique de travail.

Rainer Werner Fassbinder a vécu vite et est mort jeune, comme une étoile filante. «Je dormirai quand je serai mort», disait-il. En 1982, à 37 ans, à l'heure de trouver le sommeil, il laissait derrière lui la production d'un centenaire: 46 longs métrages, deux courts métrages, huit pièces de théâtre, deux séries télévisuelles, etc. Toutes œuvres de révolte, de détresse, de lucidité, stylistiquement achevées, car il était épris de forme.

Fassbinder avait coquettement falsifié d'un an son état civil pour remporter le pari de réaliser son trentième film à 30 ans. Il y parvint presque.

Artiste odieux, cinéaste tyrannique, objet de scandale pour avoir affiché son homosexualité comme un drapeau flottant au-dessus de ses films. Que n'a-t-on écrit sur lui? On l'a comparé à Balzac, à qui il ressemblait un peu physiquement, qui brossa lui aussi en son temps le portrait immense d'une société, qui eut la même époustouflante capacité de travail. Que reste-il de Fassbinder onze ans après sa mort? Son mythe: une baloune qu'il faudrait sans doute crever pour trouver l'homme dessous. Ses films. De moins en moins souvent projetés.

Ont-ils bien ou mal vieilli? Jugez-en vous-même. Depuis hier et jusqu'au 28 novembre, le Festival du nouveau cinéma en association avec la Cinéma-thèque québécoise et le Goethe-Institut de Montréal lui rend hommage. Une quarantaine de films de Fassbinder prendront l'affiche à Montréal, huit dans le cadre du festival. Les cinéphiles sont même invités du 26 au 28 novembre à un marathon Fassbinder, une fin de semaine projection des 15 heures de *Berlin Alexanderplatz*, son œuvre maîtresse en treize épisodes adaptée du roman d'Alfred Döblin,

VOIR PAGE C 2 : FASSBINDER



L'odieux et génial Fassbinder s'entretient avec l'actrice Hanna Schygula, sa grande star.

PHOTO INTERNATIONES

CE SOIR

23-28-29 et 30 octobre 1993 à 20 h
le 30 octobre à 14 h

CARMINA BURANNA

Les grands Ballets Canadiens
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Place des Arts
514 842 2112
Admission
514 790 1245

IBM CARON BÉLANGER ERNST & YOUNG
PRATT & WHITNEY CANADA CFTM

Politique culturelle

Le bloc québécois obtient les faveurs de l'UDA

MARTINE TURENNE
LE DEVOIR

L'Union des Artistes a évalué le programme «culture» des partis politiques en lice pour le pouvoir. Conclusion: le Bloc Québécois est un allié pour les créateurs, les Libéraux ne sont pas tant si pire, et les Conservateurs proposent trop peu, trop tard.

«Ce n'est pas un appui pour le Bloc, précise Serge Demers, vice-président de l'UDA. Simplement, pour l'intérêt de nos membres, nous avons interrogé les partis sur le contenu de leur politique culturelle et en avons tiré nos conclusions.»

L'Union est prudente dans ses prises de position, ajoute Demers, et il en a toujours été ainsi, hormis pour le référendum sur l'accord de Charlottetown, car il s'agissait là d'une question de société. «Il faut comprendre que nous avons à travailler avec des gens qui sont au pouvoir, quels qu'ils soient. On doit vivre avec les gouvernements en place. C'est pourquoi on ne donne pas notre appui à personne.»

Les déclarations — plutôt rares — des partis politiques sur la culture, au cours de la campagne, méritent toutefois d'être commentées, ajoute le président de l'UDA, Serge Turgeon, «puisque dans les grands brassages commerciaux qui s'amorcent, c'est à leur vitalité culturelle que les sociétés québécoise et canadienne doivent leur caractère distinct.»

Le Bloc, conclut M. Turgeon, est le meilleur allié de ses membres. «Ayant pris connaissance des engagements de ce parti en matière culturelle, je suis heureux d'y découvrir l'essentiel des revendications des créateurs québécois.»

Dans l'épineux dossier du droit d'auteur, dont la loi, datant de 1924, doit être révisée incessamment, Serge Turgeon estime que les créateurs québécois trouveront chez les bloquistes des alliés sûrs.

Le porte-parole des artistes note par ailleurs les bonnes intentions du Parti libéral, notamment dans le raffermissement des budgets alloués aux organismes culturels fédéraux, comme Téléfilm Canada, SRC, le Conseil des Arts du Canada ou l'ONF. «Depuis le temps que nous déplorons la position intenable faite aux créateurs canadiens et québécois par les coupures sauvages dans les budgets de ces organismes, nous ne pouvons que saluer cette volonté.»

Cela dit, le président de l'UDA en-

tend exercer une très grande vigilance afin que les créateurs québécois «ne soient ni pénalisés, ni assimilés dans une vision culturelle pan-canadienne, qui ne correspond aucunement à la réalité culturelle québécoise.»

Quant à l'actuel parti au pouvoir, qui selon toute vraisemblance ne le sera plus mardi matin, l'UDA estime que les promesses électorales sont minces et venues trop tard. Le Parti Conservateur, avec lequel l'UDA a travaillé sur les questions culturelles pendant des années, n'a pris qu'un seul engagement à ce sujet: inscrire à la Loi existante une redevance sur la copie privée des enregistrements sonores. «Très bien, dit Serge Turgeon, mais la technologie d'enregistrement sonore et audiovisuel connaît des bouleversements quasi quotidiens. Nous aurions espéré que le Parti conservateur en tienne compte et se décide enfin à réviser entièrement la Loi afin de protéger tous les créateurs, quel que soit le type de support de leur œuvre.»

Bataille contre le CRTC
Par ailleurs, l'UDA se lance dans une bataille contre le CRTC sur l'attribution des nouveaux canaux spécialisés américains en sol canadien. L'Union demande un moratoire de 6 mois à un an au futur gouvernement canadien, «histoire de réfléchir sur les conséquences de la venue de ces nouveaux canaux dans notre société», dit Serge Demers.

L'UDA n'a rien contre le développement technologique, ajoute son vice-président. Mais à condition qu'on respecte un minimum d'encadrement. «Actuellement, il souffle sur le CRTC un vent de déréglementation. C'est la mode. Mais nous ne voulons pas d'une déréglementation sans perspectives. Il faut mesurer les impacts, et non pas agir au plus fort la poche.»

La seule condition du CRTC à l'acceptation du principe de l'arrivée massive de canaux de télévision américains est le principe d'un pour un. Ainsi, pour chaque canal américain autorisé à diffuser sur notre territoire, il doit y avoir création d'un canal canadien. Or, le CRTC étudie actuellement les demandes de permis de pas moins de 50 nouveaux canaux spécialisés. Serge Demers doute que notre marché puisse absorber une pareille avalanche de nouveaux canaux. «Je ne sais pas ou Keith Spicer, qui fait des tournées mondiales contre la violence à la télé, se dirige, dit-il. Mais j'avoue que je ne le suis pas très bien.»

SUITE DE LA PAGE C-1

l'époque. Il fallait rentrer avec des gros sabots, toute une équipe. Nous autres, on avait refusé parce que ça ruina nos éclairages. On était vraiment flyés en Christ.»

Comme si des résidus d'acide réactifs lui happaient les globules et repartaient en voyage dans ses artères, Charlebois se laisse envahir par des images qui s'entrechoquent. Les costumes, le décor, tout lui revient pêle-mêle. «Pour s'habiller, les gars du Jazz Libre avaient fouillé dans les poubelles de Buissonneau. On avait monté des échafaudages de métal avec des planches, noir brillant sur noir mat. Aujourd'hui, on en voit partout, mais à ce moment-là, on n'avait jamais vu une scène à plusieurs niveaux. Le décor, c'était un immense bass drum qui symbolisait l'Hostie avec des saxophones et des trompettes de chaque bord. Pour nous, c'était une vision apocalyptique. Mais les gens voyaient ce qu'ils voulaient là-dedans, dépendant de ce qu'ils avaient bu, gobé ou fumé.»

On est à des années-lumière de Charlebois l'entrepreneur-brasseur des années 90, qui colporte la Maudite jusque dans ses spectacles, et je ne m'en plains pas. Même son nouveau show n'a pas grand-chose à voir avec le *Magical Mystery Tour* dans lequel je l'entraîne, encouragé par les bonnes vibrations de la veille. Quand la Maudite tournée s'insinua dans la conversation, ce ne sera qu'en rapport avec son fameux passage à l'Esquire Showbar en juin 1969, quand il avait bouté le feu au temple du rhythin'blues de la rue Stanley. Au Spectrum, affirme-t-il, les cuivres vont en essouffler plus d'un. «Ça va être mieux que l'Esquire. Toute ma vie, j'ai aimé les cuivres, mais jamais je n'en ai eu qui avaient cette force-là. La friction que peuvent engendrer deux trompettes, un trombone et un sax, ça donne une énergie incroyable. Le public va manger les banes.»

Janis et Léo

Les émanations d'acide, décidément, ne semblent pas vouloir se dissiper de sitôt. A peine sorti de l'Esquire, voilà Charlebois embarqué dans le train du Festival Express, la gigantesque tournée pancanadienne qui, pendant une mémorable semaine à la fin de juin 1970, transporta sur douze wagons les 140 musiciens, leur entourage, l'équipement et la pharmacie ambulante de drogues nécessaire à un show-festival qui durait quatorze heures. Charlebois lâche un «fiou!» sonore, abasourdi par les souvenirs qui affluent au cerveau dans un indescriptible high. «On était à l'apogée des paradis artificiels. Il y avait tout ce que tu pouvais imaginer: hash, pot, des gâteaux et des biscuits au hashisch, de l'acide en masse, du STP... Il y avait Janis (Joplin), qui était la grande star du show, et avant elle, les Grateful Dead. The Band — les musiciens de Dylan — Mountain, Tom Rush, Mashmak (le groupe montréalais qui connaissait alors un immense succès avec *As The Years Go By*), Buddy Guy, Ian & Sylvia, Delaney & Bonnie & Friends... et moi, le seul élément francophone, qui ouvrait le show

CHARLEBOIS

Entre deux bières...



JACQUES GRENIER

«Janis, c'était ma meilleure», soupire Robert Charlebois.

dans des stades de football à Calgary, à Vancouver. Imagine!»

Le magazine *Rolling Stone* avait consacré tout un reportage à l'événement. «A train full of fucking musicians, man. I thought it was the Orient Express!», avait commenté Janis. Charlebois, lui, avait eu droit à un long paragraphe où l'on se pâma sur l'accent québécois. «Je prenais des marches avec Janis le long du train, continue-t-il. Elle avait une cape en drapeau américain de la longueur de deux wagons.» Tout un wagon avait été transformé en salle de musique, avec un Hammond B-3, une batterie, des guitares et des amplis. «Ça n'arrêtait jamais. Quelqu'un finissait son bout de spectacle, remontait dans le train et le jam repartait. J'ai vu Philippe Gagnon jouer avec son violon en acier inoxydable sur l'acide avec les Grateful Dead.» Le *Rolling Stone* confirme. Gagnon aurait même accompagné Janis et Jerry Garcia dans une version impromptue de *Me And Bobby McGee*. «Janis, c'était ma meilleure», soupire Charlebois.

L'instant d'après, le train est en gare et Charlebois est de retour avec Léo Ferré, en France, pendant leur tournée conjointe de 1973. «C'était pendant une période électorale très violente. La France prenait Léo pour un anarchiste politique, alors qu'il était avant tout un anarchiste poétique et musical. On recouvrait nos affiches par celles de politiciens. Il y avait des chiens policiers tout le long de la scène. Des politiciens comme Chaban-Delmas rentraient dans nos concerts, ça faisait des émeutes.»

«Pauvre Léo, il n'avait que son pianiste pour se défendre. Moi, j'avais le Ville Emard Blues Band. Après *Fu Man Chu*, je sortais de scène dans un déluge de boucane et de son, et Léo, sans entracte, apparaissait à l'autre bout de la scène, tout seul avec son pianiste. Les gens défonçaient les portes vitrées pendant qu'il chantait.» Le seul commentateur de Ferré, après le spectacle, refait surface dans la mémoire psychédélique de Charlebois: «Léo m'a dit: c'est bien beau l'anarchie, mais ça a des limites...»

FASSBINDER

Le cinéaste d'une époque

SUITE DE LA PAGE C 1

exploration haletante des bas-fonds de Berlin à l'heure de la montée du nazisme.

Le «bum» de génie

L'hommage Fassbinder, c'est l'occasion de revoir ses œuvres vertigineuses à force d'être noires, décadentes, pètries de *dope* et de sexe, où les drames humains forment autant

de figures allégoriques d'une Allemagne suffoquant sous les mensonges et l'amnésie, prise en sandwich entre le fascisme et le terrorisme, contre laquelle le cinéaste s'est révolté. Il faut retourner voir les classiques, *Le Mariage de Maria Braun*, *Le Marchand de quatre saisons*, *Lili Marleen*, *Le secret de Veronika Voss*, porteurs de ce regard sans espoir posé sur tous les perdants du monde, les seuls humains qu'il se recon-

naissait pour frères. Il faut découvrir aussi des œuvres plus méconnues, comme ce lancinant *L'année des treize lunes*, drame sans retour d'une transsexualité en errance. Ou encore *Le droit du plus fort*, histoire poignante d'un pauvre forain, enrichi de la loto, puis plumé par une bande d'homosexuels. Pas de *happy end* pour l'Allemagne écorchée.

La Cinémathèque québécoise y va de son exposition Fassbinder lancée hier: 150 photos de plateaux inédites de Peter Gauhe, avec commentaires à l'appui. Vous pourrez y scruter ce regard-là de Fassbinder, fixe, déterminé, pressé comme s'il avait su que ses jours étaient comptés et que le temps pressait.

L'Allemagne réunifiée ou non s'ennuie encore de son *bum* de génie, qui a laissé un trou béant derrière lui, témoin de société remplacé par nul autre, lui qui livra pourtant les images les plus noires de son pays amnésique qu'il a forcés au souvenir. Quel autre cinéaste, pour parler de la bande à Baader, aurait osé se mettre à poil avec son amant, puis défilé sa propre mère de témoin de l'Allemagne nazie passée, refusant toutes les consolations d'usage, la pudeur facile, les échappées lâches, refusant de dire: «moi, je n'y étais pas?» «Il avait mal à la tête», dit son ex-femme Ingrid Caven.

Ingrid Caven fut (de 70 à 72) l'épouse de Fassbinder, puis sa grande amie, actrice (mineure) dans une vingtaine de ses films, un élément de sa tribu, elle fut aussi et demeure une chanteuse pour qui il écrivit une foule de chansons, encore au programme dans son tour de chant à la Piaf et à la Marlene qu'elle présentait hier soir à Montréal au Café Campus.

La génération de la honte

Que Fassbinder ait eu une femme, lui qui était, comme dirait Renaud, pédé comme un phoque, c'est déjà pas mal étonnant. Mais Ingrid Caven, jointe à Paris au téléphone, m'affirme que ça se vivait très bien à l'époque du *free for all*, qu'elle même couchait avec des femmes de temps

en temps, et que ça n'empêchait personne de s'aimer pour autant. La médienne-chanteuse ajoute qu'en général, le cinéaste parlait très peu, mais avec elle, beaucoup. «C'était plus facile de vivre avec un Fassbinder qu'avec un ennuyeux.»

Elle ne garde pas de lui le souvenir d'un tyran mais d'un obsessif, grand angoissé, écartelé, doué d'un charisme explosif, celui d'un créateur qui aimait faire ses œuvres avec trois sous, et se sentait mal à l'aise des gros budgets de ses derniers films, par lesquels il perdait la souplesse et le plaisir du travail.

«Il lui était tellement difficile d'être le bon fils des assassins, révèle son ex-épouse. Imaginez ce qu'a été la vie pour notre génération issue de la honte, du silence de ses parents. Comme société, l'Allemagne avait perdu une partie de sa culture en même temps que les Juifs qui l'avaient faite. On était amputé. Rainer fut obsédé de traduire le malaise de ce pays-là.»

Fassbinder a été le cinéaste de l'Allemagne mais aussi d'une époque. Quel réalisateur pourrait encore faire tant de films avec quelques amis et si peu d'argent? Son style, son mode de vie restent indissociables des années 70. Il filmait avec sa troupe qui l'accompagnait comme des romanichels, d'un film, d'une pièce à l'autre, Hanna Schygulla sa star, sa mère aussi fut de la partie. Au départ, cette commune était née du théâtre, sou-

vent elle cumulait les rôles. Fassbinder sautait de temps en temps à la caméra, à la table de montage, écrivait un petit rôle à la dernière minute pour Ingrid Caven, lui annonçant la veille au soir. C'est tout un cinéma libre qu'elle présentait hier soir à Montréal au Café Campus.

S'il avait tourné dans les années 90, il aurait filmé le sida et la chute du Mur, avec cette lucidité toute nue et l'émotion sans détour qu'il allait chercher dans le cœur même des spectateurs, en se sacrifiant lui-même sur son autel. «Je renonce à me consumer du désir d'être aimé, même si c'est pour moi la chose la plus importante du monde», disait-il.



PHOTO ARCHIVES

Selon Serge Turgeon, le Bloc est le meilleur allié de ses membres.

Supplémentaires du 16 au 20 novembre

Autres supplémentaires
du 23 au 27 novembreDE RETOUR
APRÈS LA
MÉMO PAUSEEN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR
EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 790-1245
1-800-361-4593

MONUMENT-NATIONAL

1182, BOUL. SAINT-LAURENT
MÉTRO PLACE D'ARMES
OU SAINT-LAURENT

TICKETS : 871-2224